

Note de recherche

Traces de l'architecture précolombienne dans le récit historique du XIX^e siècle : William H. Prescott et le mythe de l'architecture inca dans les Amériques

Bianca Natalia Sanguino Lemus

Résumé

La manière dont l'histoire des Amériques et de leur architecture a été racontée influence directement l'interprétation du territoire. Les notions de primitivisme associées à l'architecture précolombienne, en contraste avec les idées de progrès liées à l'architecture européenne, trouvent leur origine dans des récits consacrés par l'histoire traditionnelle. Étant donné que l'inclusion de l'architecture précolombienne dans les textes issus de l'architecture globale est relativement récente, il est essentiel d'examiner des textes comme *Histoire de la conquête du Pérou* de William H. Prescott, qui éclairent la perception des cultures autochtones – dans ce cas la civilisation inca – et le mythe de la conquête au XIX^e siècle, une époque marquée par le romantisme et la construction identitaire des nations américaines postérieures aux mouvements d'indépendance, coïncidant également avec la fondation des premières écoles d'architecture sur le continent.

Mots-clés : Architecture précolombienne, architecture inca, historiographie coloniale, décolonialisme, mythe de la conquête, romantisme.

Biographie de l'auteure

Bianca Natalia Sanguino Lemus est une architecte colombienne et candidate à la maîtrise en histoire de l'art à l'Université du Québec à Montréal (UQAM). Sa recherche porte sur l'architecture inca au Pérou, en explorant ses dimensions territoriales, spatiales et monumentales, ainsi que sa place dans l'historiographie. À travers une approche décoloniale, elle interroge les récits dominants qui ont contribué à marginaliser les productions architecturales des civilisations autochtones des Amériques.

Abstract

The way the history of the Americas and their architecture has been told directly influences our interpretation of the territory. Notions of primitivism associated with pre-Columbian architecture, in contrast with ideas of progress tied to European architecture, originate in narratives consecrated by traditional history. Given that the inclusion of pre-Columbian architecture in texts on global architecture is relatively recent, it is essential to examine texts such as *The History of the Conquest of Peru* by William H. Prescott, which shed light on the perception of Indigenous cultures — specifically the Inca civilization — and on the myth of conquest in the 19th century, a period marked by Romanticism and the identity-building of American nations following the Independence movements, which also coincides with the founding of the first architecture schools on the continent.

Keywords: Pre-Columbian architecture, inca architecture, colonial historiography, decolonialism, myth of the conquest, romanticism.

Author's biography

Bianca Natalia Sanguino Lemus is a Colombian architect and a master's candidate in art history at the Université du Québec à Montréal (UQAM). Her research focuses on Inca architecture in Peru, examining its territorial, spatial, and monumental dimensions, as well as its place within historiography. Through a decolonial approach, she questions dominant narratives that have contributed to the marginalization of the architectural productions of Indigenous civilizations of the Americas.

Récemment, dans le cadre de ma recherche sur le site archéologique de Sacsayhuamán à Cuzco, j'ai été amenée à me poser de nombreuses questions sur la pertinence de l'architecture précolombienne dans ma profession d'architecte. Je me suis interrogée sur la possibilité qu'elle puisse réellement contribuer à la pratique architecturale en tant que partie intégrante de l'histoire globale de l'architecture, ou si les concepts qui ont guidé la construction avant 1492 peuvent encore trouver une application dans la pratique contemporaine. Je me pose ces questions avec sincérité, mais non sans parti pris, car je suis Colombienne et ma curiosité est éveillée par ce qui m'est proche. Je les aborde également en tant qu'immigrante au Canada, observant, dans ma propre ignorance, les expressions artistiques des peuples autochtones d'Amérique du Nord et leurs approches architecturales.

Pour cela, je considère qu'il est nécessaire de comprendre l'origine de cette ignorance, ainsi que les mythes et les paradigmes qui ont été enregistrés dans l'historiographie et qui ont contribué à prioriser la valorisation de l'histoire architecturale européenne. Aujourd'hui, plus de 2300 ans après la mort d'Alexandre le Grand et le début de la période hellénistique dans le berceau de la civilisation occidentale, les étudiant·e·s en architecture savent reconnaître sans hésitation une colonne dorique, ionique ou corinthienne. Mais qu'en est-il des concepts tels que la *kancha* ou la *kallanka* incas? L'empire du Tahuantinsuyo (les « quatre nations unies ») s'étendait du Chili jusqu'au sud andin de la Colombie, dans la région de Nariño, relié par un réseau de chemins interconnectés dépassant les 30000 kilomètres. Cela signifie que cet empire était géographiquement plus proche de moi qu'Athènes ou Rome, des lieux que je ne pouvais qu'imaginer. Alors, que sommes-nous censés savoir sur l'architecture précolombienne? Et où pouvons-nous en trouver des traces?

Avant que Banister Fletcher ne publie en 1893 son *History of Architecture on the Comparative Method*, peu de tentatives réussies avaient été faites pour condenser dans une seule publication la complexité de l'architecture mondiale. En 1830, l'architecte et historien français Jean-Nicolas-Louis Durand publia son traité sur l'histoire de l'architecture, dans lequel aucune mention n'est faite de l'architecture du continent américain. Il s'attache plutôt à dresser un compendium de tout ce qu'un architecte devrait savoir, sous l'égide de l'École polytechnique. L'histoire de l'architecture dut attendre la sixième édition du livre de Banister Fletcher, en 1921, pour voir le Mexique et le Pérou apparaître sur l'illustration de l'arbre généalogique de l'architecture, certes dans une branche inférieure, proche du tronc représentant l'architecture grecque et romaine (Lara, 2024).

Cependant, bien avant cela, plusieurs documents historiographiques contenant des descriptions de l'architecture précolombienne existaient déjà, certains datant de l'époque coloniale, rédigés par des chroniqueurs espagnols durant la campagne de conquête. En 1847, William H. Prescott publie son *Histoire de la conquête du Pérou*, un texte qui parvient à synthétiser les sources de l'époque coloniale avec des descriptions de voyages, documents

officiels, et le regard imaginaire d'un historien emblématique du romantisme du XIX^e siècle. Son livre représente l'un des rares liens qu'eut le monde occidental avec l'imaginaire inca au XIX^e siècle. Je parle bien d'imaginaire, en comprenant que celui de Prescott est marqué par la fable, le dramatisme et la théâtralité d'un monde oscillant entre le réel et l'imaginé.

L'architecture précolombienne dans l'histoire du continent américain

Explorer les traces de l'architecture précolombienne sur le continent américain implique de plonger dans des documents historiques, des récits de voyage et des chroniques rédigées pour tenir les monarques européens informés de l'avancement des campagnes de conquête. Ces récits contiennent des descriptions détaillées des peuples autochtones, mettant en évidence leur tempérament, leurs vêtements, leurs coutumes, ainsi que les richesses que leurs territoires pouvaient offrir à la Couronne. Ils constituent aussi, dans bien des cas, les seules sources disponibles sur l'architecture de ces régions. Toutefois, ces documents sont profondément imprégnés de la vision culturelle de l'époque, qui représentait les Premières Nations comme des peuples «sauvages», tout en s'appliquant à classer et comparer leurs modes de vie selon les normes européennes.

Le XIX^e siècle fut une période particulièrement prolifique pour la production de récits historiques qui associaient le «Nouveau Monde» à des récits mythiques tels que celui de l'Atlantide, comme le décrit George Warburton (1848)¹ dans son ouvrage sur la Nouvelle-Angleterre. De la même manière que William Prescott documentait les campagnes de conquête au Mexique et au Pérou, d'autres auteurs, tels que Newton Bosworth (1839), se consacrèrent à la description des processus de colonisation au Canada, notamment à travers une documentation détaillée sur la découverte de Hochelaga². Dans ces deux types de récits, les descriptions des peuples autochtones sont fortement marquées par des considérations religieuses qui influencent leur vision sur le paysage et l'architecture, et qui glorifie les figures des protagonistes coloniaux, comme Jacques Cartier, Hernán Cortés et Francisco Pizarro.

La marginalisation de l'architecture autochtone peut être retracée jusqu'à la fondation des premières académies d'architecture à la fin du XVIII^e siècle au Mexique, dans un contexte historique marqué par la dépendance de la société de l'époque vis-à-vis des processus de conquête. La première école d'architecture de la région, l'Académie royale de San Carlos de la Nouvelle-Espagne, a été fondée à Mexico en 1781, prenant pour modèle l'Académie de San Fernando de Madrid, établie en 1742. Au XIX^e siècle, ces académies ont reproduit la division entre la méthodologie de l'Académie des Beaux-Arts française et celle de l'École polytechnique (Torre, 2002). Pendant le XIX^e siècle, après l'essor des mouvements indépendantistes, de nombreux explorateurs ont entamé des expéditions et la documentation des vestiges architecturaux en Mésoamérique et dans les Andes, mais ces découvertes ont été reçues avec les stigmates d'un Nouveau Monde perçu comme un espace exotique et mystique.

Prescott et l'influence de son récit

L'historien américain William H. Prescott (1796-1859) est né à Salem, dans le Massachusetts, au sein d'une famille aisée. Sa formation à l'Université de Harvard fut perturbée par un accident qui altéra sa vision de l'œil gauche, et par la suite, une maladie le priva également de la vue de l'œil droit — ce qui ne l'empêcha pas de mener une carrière prolifique comme historien. Son œuvre sur l'Empire inca, rédigée sans qu'il n'ait jamais visité les Andes, reflète une vision marquée par le romantisme du XIX^e siècle et les théories évolutionnistes sur le développement de la civilisation. Donald A. Ringe souligne que «Prescott écrivait pour une génération de lecteurs qui s'attendaient à ce que la signification soit incarnée dans le paysage», dans un contexte où «les poètes, les peintres et les romanciers avaient développé une tradition du paysage que les Américains avaient pleinement assimilée», vers 1840 (Ringe, 1983, p. 571).

Prescott, qui avait déjà connu un immense succès avec son *History of the Conquest of Mexico* (1843), dont les descriptions des paysages avaient été louées par George S. Hillard comme étant «en harmonie avec les incidents romantiques qu'il est du devoir de l'historien de relater» (*North American Review*, 1844, cité dans Ringe, 1983, p. 569), propose dans le premier tome de *La Conquête du Pérou* un récit détaillé sur l'Empire inca avant l'arrivée des Espagnols en 1533. Son style littéraire, caractérisé par des descriptions poétiques et évocatrices, contribue à la fascination pour l'histoire des Incas, tout en renforçant certaines idées les présentant comme une civilisation incomplète ou à un stade intermédiaire de développement.

Dans son article *Reading the Romantic Past*, John Ernest (2000) analyse la manière dont William H. Prescott raconte l'histoire de la conquête du Mexique, en soulignant l'influence de la rhétorique et des procédés littéraires dans son récit historique. Ernest cite Donald Ringe, qui a soutenu que la croyance de Prescott en l'idée de progrès du XIX^e siècle le conduit à assimiler les Espagnols chrétiens au «bien» et le paganisme aztèque au «mal» (Ringe, 1953, cité dans Ernest, 2000, p. 232). Il fait également référence à David Levin, qui a démontré que Prescott, comme d'autres «historiens romantiques américains», utilise les conventions de la littérature romantique pour promouvoir une vision ethnocentrique dans laquelle les États-Unis apparaissent comme l'aboutissement de l'histoire providentielle (Levin, 1959, cité dans Ringe, 1953, p. 232). Ce type de ressources et d'assertions est également déterminant dans son appréciation de l'architecture inca.

Pour Prescott, l'architecture est un indicateur clé du degré de civilisation d'un peuple³. Dans sa comparaison entre les cultures de la Chine, de l'Inde et des Amériques, il suggère que ces sociétés représentent «une époque sans maturité», où l'imagination n'a pas encore été disciplinée par l'étude — ce qui se refléterait dans le développement architectural. Selon Prescott, l'architecture inca se caractérise par son homogénéité et son uniformité, avec des constructions en pierre dépourvues de décoration extérieure et sans la sophistication du détail

propre aux styles européens. L'absence de fenêtres, l'éclairage par les portes et le manque de colonnes ou d'arcades sont interprétés comme des signes d'une civilisation primitive, plutôt que comme des choix architecturaux adaptés aux conditions climatiques et aux matériaux disponibles dans les Andes. Cette relation entre l'illumination et le développement s'inscrit dans la rhétorique occidentale, qui découle de l'idée platonicienne de la lumière comme représentation des idées, du contact avec le suprême. Pour le philosophe allemand Peter Sloterdijk (2014), le geste de la lumière pénétrant l'espace s'incarne dans le dôme du Panthéon romain, où l'entrée de la lumière constitue le symbolisme parfait de la transcendance⁴. Par conséquent, l'architecture inca, qui, selon Prescott, ne privilégiait pas l'entrée de la lumière dans les espaces, s'éloigne de l'idée de rationalité. Ce jugement reflète une vision eurocentrique du développement architectural, où le classicisme européen est érigé en modèle universel de sophistication et de progrès.

Contradictions et comparaisons avec d'autres cultures

Dans le Livre I de *La Conquête du Pérou*, intitulé *Observations préliminaires sur la civilisation des Incas*, Prescott établit une comparaison constante entre l'Empire inca et l'Empire aztèque, attribuant aux Incas de plus grandes réalisations dans les travaux publics (routes, aqueducs, canaux), mais un développement moindre dans l'expression intellectuelle et artistique. Cette rivalité implicite entre les deux civilisations relève davantage d'une construction discursive que d'une réalité historique, puisqu'il n'existe aucune trace de contact direct entre ces deux empires. Prescott émet également l'hypothèse d'un destin alternatif pour les Incas, suggérant que, sans la conquête espagnole, ils auraient pu rivaliser avec les Aztèques, voire fusionner dans un processus d'expansion.

Prescott reconnaît les réalisations matérielles du Tahuantinsuyo : un empire sans famine où, dans chaque recoin, on avait accès aux produits de la terre, aux vêtements⁵, et où l'on garantissait la subsistance des personnes âgées, des malades, des veuves et des orphelins. Cependant, il dévalorise aussitôt ce système en le qualifiant d'«arbitraire» et de «paternaliste». Pour lui, l'absence de propriété privée et la redistribution étatique des ressources «limitaient la dignité humaine⁶». Cette critique reflète son adhésion au mythe libéral du XIX^e siècle, selon lequel la liberté s'identifie au droit d'accumuler des biens et de la propriété privée.

La contradiction réside dans le fait que, dans le même temps, Prescott loue la «loi agraire inca», qui garantissait une distribution équitable des terres et de la production. Comment un système peut-il être à la fois efficace et oppressif? La réponse réside dans son cadre idéologique : pour Prescott, tout modèle qui subordonne l'intérêt individuel à celui du collectif est, par définition, inférieur. Ainsi, bien qu'il admette que les Incas aient atteint un bien-être généralisé, il l'interprète comme un «don de l'État» et non comme un «droit», niant ainsi l'agentivité politique des communautés andines.

Descriptions de l'architecture inca

Lorsqu'il est fait référence aux édifices incas, Prescott parle d'une homogénéisation du style architectural. Il cite Humboldt qui, lors de sa visite au Pérou en 1802, ne visita pas l'ancienne capitale de l'empire inca. Toutefois, son témoignage est utilisé pour parler de l'architecture péruvienne, à laquelle il attribue les traits généraux d'un état imparfait de civilisation, si uniforme dans son caractère que les édifices de tout le pays semblaient avoir été coulés dans le même moule (Humboldt cité par Prescott, 1851, p. 43).

Concernant la matérialité, Prescott évoque le fait que les bâtiments étaient généralement construits en porphyre ou en granit, et très souvent en brique ou en adobe. Les pièces ne communiquaient pas entre elles et donnaient en général toutes sur une cour, ce qui rapproche cette description de la définition de la *kancha*. L'entrée de la lumière était limitée à la porte, en l'absence de fenêtres. Cette porte avait une forme trapézoïdale, particularité qu'il compare à l'architecture égyptienne. Il insiste également sur la matérialité des toitures, qui contrastait avec celle de la pierre plus durable, puisque beaucoup étaient recouvertes de chaume. Prescott décrit les bâtiments comme étant d'une grande simplicité, sans ornements, avec un travail de la pierre qui, dans de nombreux cas, ne permettait pas de distinguer les joints. Dans certains édifices, la pierre, laissée brute et aux formes irrégulières, présentait néanmoins des assemblages parfaitement travaillés. Il précise qu'aucune trace de colonnes ni d'arcs n'a été découverte⁷.

Le Coricancha, «la fierté de la capitale» et «la merveille de l'empire», reçoit un traitement particulièrement significatif dans les descriptions. Prescott le présente comme un ensemble de constructions en pierre entourées d'un mur qui «était si bien bâti qu'un Espagnol l'ayant vu dans toute sa splendeur assurait que seuls certains édifices d'Espagne pouvaient lui être comparés en termes d'exécution» (Prescott, 1851, p. 112)⁸. Cette affirmation, fondée sur le récit de Sarmiento, suggère une reconnaissance implicite de la sophistication inca. Toutefois, cette reconnaissance est atténuée par le contraste entre la solidité de la pierre et la supposée fragilité représentée par les toits de chaume. L'intérieur du temple est décrit comme «une mine d'or⁹», orné de plaques précieuses et de symboles solaires, dans un ton presque mystique, mais dont l'exotisme est enfermé dans un récit ethnocentrique, plus proche d'un inventaire de curiosités que d'une véritable reconnaissance d'une cosmovision.

Dans un autre passage où Prescott raconte l'arrivée de Pizarro à Cajamarca et sa rencontre avec Atahualpa, les Espagnols purent assister à «l'opulence, la force militaire, les avancées de cette civilisation inconnue» — la narration se dramatise. Dans cette scène, Prescott projette sa vision eurocentrée des «races américaines» en décrivant l'Inca comme un prince rusé et cruel, au visage impassible — «apathie si caractéristique des races américaines» (Prescott, 1851, p. 99) — qui aurait pu être feinte pour dissimuler ses émotions. Cette lecture essentialiste

et racialisée minimise non seulement la complexité psychologique d'Atahualpa, mais le réduit à un personnage statique, étranger au dynamisme historique que Prescott réserve aux héros européens.

En revanche, la figure de Pizarro est construite sur un ton épique, héritier direct de la tradition romantique qui avait déjà exalté Hernán Cortés lors de la conquête du Mexique. À un moment clé, Prescott écrit : «Pourtant, il y avait un cœur au sein de cette petite troupe que ni l'abattement ni la peur ne pouvaient atteindre. C'était celui de Pizarro.» (Prescott, 1847, p. 215). Ainsi, le conquérant espagnol apparaît comme un héros solitaire, animé par «l'esprit chevaleresque» et «l'enthousiasme religieux», une dualité qui transforme son entreprise en croisade justifiée par le destin historique. Même le massacre de Cajamarca — décrit comme «le jour le plus mémorable des annales du Pérou» — se transforme en une scène glorieuse, baignée de la lumière de l'aube, du son des trompettes et d'un plan stratégique admirable¹⁰.

Le récit de Prescott établit un parallèle implicite entre la prétendue rigidité de l'architecture inca et la passivité de l'Inca en tant que figure narrative, contrastant avec l'élan et la volonté transformatrice du conquérant espagnol. Ce récit ne se limite pas à reproduire une téléologie du progrès servant à légitimer la conquête : il reconfigure le passé andin en un décor scénique sur lequel se joue l'épopée héroïque de l'Europe. L'architecture, dès lors, n'est pas simplement une description technique dans son œuvre, mais un outil rhétorique servant à mettre en scène la différence entre ce qu'il perçoit comme civilisation, et à exalter la prouesse de la conquête. Bien que Prescott n'ait pas participé intellectuellement à l'expansion territoriale des États-Unis — et qu'il ait même exprimé son désaccord à cet égard —, il reproduit dans son récit le mythe de la conquête, étroitement lié au mythe fondateur américain. Ce mythe articule des dimensions de suprémacisme racial, d'éthique protestante et de foi dans les vertus du progrès technologique. Reginald Horsman (1981) souligne que cet ensemble d'idées a servi de moteur idéologique au nationalisme américain, notamment au XIX^e siècle, en légitimant l'appropriation des territoires autochtones.

Conclusion

L'œuvre de Prescott a laissé une empreinte durable dans l'historiographie des Incas et dans la perception de leur architecture. Son récit, empreint de contradictions, a contribué à forger une image de l'Empire inca comme une civilisation en transition, précieuse, mais incomplète, avancée sur certains aspects, mais limitée dans son évolution intellectuelle et technique. Ce récit a influencé la manière dont l'histoire architecturale des Andes a été étudiée et enseignée, la reléguant à une place secondaire face aux traditions architecturales européennes.

Depuis les approches décoloniales — apparues dans les années 1980 et 1990 — et les textes plus récents sur l'architecture globale, en pleine expansion, il est crucial de mettre en évidence

l'importance de l'analyse d'œuvres, comme celles de Prescott au Mexique et au Pérou, ou de Warburton au Québec, pour comprendre les mécanismes d'effacement et les conséquences des récits dominants. Il s'agit également de prendre conscience de la manière dont, sur le territoire américain, nous continuons à percevoir notre héritage architectural à travers un prisme étranger. L'ignorance que je reconnais en moi-même — tant à l'égard des peuples de mon propre pays, la Colombie, que de la terre que j'appelle chez moi, le Québec — n'est pas gratuite. Elle m'incite à me demander comment les récits façonnent notre rapport au territoire et comment une histoire décoloniale de l'architecture peut les renouveler?

Pour transcender cette vision biaisée, il est impératif d'interroger les récits hérités de la colonisation et d'adopter une perspective qui restitue à l'architecture précolombienne sa légitimité intrinsèque. Cela implique de reconnaître sa sophistication technique, son adaptabilité aux contraintes environnementales, et sa pertinence contemporaine, notamment dans ses rapports au territoire, son emploi de matériaux locaux, ou encore ses innovations en matière d'urbanisme.

L'architecture inca n'a nullement à être évaluée à l'aune des critères occidentaux de beauté ou de complexité; sa valeur réside dans une logique constructive et culturelle autonome. Pour la réinscrire dans l'historiographie architecturale des Amériques, une double démarche s'impose : réexaminer ses techniques et ses formes, mais aussi démanteler les discours qui ont historiquement déterminé sa marginalisation dans l'histoire globale de l'architecture.

Notes

1. « Il semble avoir toujours existé, dans l'esprit des hommes réfléchis, une sorte d'instinct selon lequel un grand continent se trouvait à l'ouest; un Nouveau Monde, prêt à recevoir le trop-plein de l'humanité accablée qui pesait sur l'Ancien. L'« Atlantide » exprimait depuis longtemps cette conscience d'un besoin, et la croyance qu'il serait comblé. Fait étrange, ce pressentiment prophétique trouva un écho chez les habitants de ce monde inconnu : parmi les Micmacs farouches et austères du Nord, comme chez les Yncas raffinés et doux du Sud, on ressentait un pressentiment de leur destinée à venir. Ils croyaient qu'une race puissante d'hommes viendrait « du lever du soleil » pour conquérir et s'approprier leurs terres. » (Eliot Warburton cité dans George Warburton, 1847, p. viii.).

2. « Le chemin menant au village traversait de vastes champs de maïs. Le village avait une forme circulaire et était entouré de trois rangées distinctes de palissades, bien fixées et solidement assemblées. Une seule entrée, défendue par des piques et des pieux, permettait l'accès. Les habitations, au nombre d'environ cinquante, étaient construites en forme de tunnel, mesurant chacune environ quinze mètres de long sur cinq de large, en bois recouvert d'écorce. Une galerie surplombait les portes et les palissades extérieures, accessible par des échelles, et servait à entreposer des projectiles pour la défense. Chaque maison comportait plusieurs chambres, organisées autour d'une cour centrale avec un foyer. » (Bosworth, 1848, p. 21).

3. « Mais la meilleure preuve de la civilisation d'un peuple, du moins aussi certaine que toute autre, selon ce que révèlent ses arts mécaniques, réside dans son architecture, qui offre un champ aussi noble au développement du beau et du grand, et qui est en même temps si intimement liée aux commodités essentielles de la vie. » (Prescott, 1851, p.43).

4. « Quant à la lanterne, cette audacieuse ouverture circulaire de 9 mètres de diamètre au sommet de la coupole,

il faut dire qu'elle exerce un moment platonicien triomphal, puisque, pendant la journée, elle permet à un flot de lumière d'envahir la sphère, d'en haut et de l'extérieur, ce qui doit être considéré comme le symbole parfait de la transcendance. » (Sloterdijk, 2014, p.380-381).

5. « Le lecteur sait déjà quelles étaient les nombreuses mesures qu'ils adoptaient contre la pauvreté; et celles-ci étaient si parfaites que, dans toute l'immense étendue de leur territoire, stérile en de nombreux endroits, il n'y avait pas un seul homme, aussi humble que fût sa condition, qui manquât de nourriture ou de vêtements. La faim, fléau si courant dans les autres nations américaines, et également très répandue à cette époque dans tous les pays de l'Europe civilisée, était un mal inconnu dans les domaines de l'Inca. » (Prescott, 1851, p. 215).

6. « [...] Le gouvernement des Incas, si arbitraire qu'il fût dans ses formes, était véritablement patriarcal dans son esprit. Tout cela est fort peu satisfaisant pour la dignité de la nature humaine. Ce que possédait le peuple lui était accordé comme une faveur, non comme un droit [...]. » (Prescott, 1851, p. 214).

7. « On remarque la plus grande simplicité dans la construction des édifices, qui sont généralement dépourvus de tout ornement extérieur; toutefois, dans certains cas, les énormes pierres présentent une forme convexe très régulière et sont ajustées les unes aux autres avec une exactitude si admirable que, sans les fines stries, il serait impossible de distinguer la ligne de jonction. Dans d'autres, la pierre est laissée brute, telle qu'elle a été extraite de la carrière, avec des formes très irrégulières, mais dont les bords sont parfaitement travaillés et unis entre eux. On ne trouve aucune trace de colonnes ni d'arcs, bien qu'il existe des opinions contradictoires sur ce dernier point. Mais il est indubitable que, bien qu'ils se soient quelque peu rapprochés de ce système de construction par la plus ou moins grande inclinaison des murs, les architectes péruviens ignoraient entièrement le véritable principe de l'arc circulaire reposant sur sa clef. » (Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou*, 1851, p. 43).

8. « Le plus célèbre des temples péruviens, la fierté de la capitale, la merveille de l'empire, se trouvait à Cuzco; grâce à la munificence des souverains successifs, il s'était enrichi au point d'être nommé le Coricancha, ou lieu de l'or. Il s'agissait d'un ensemble comprenant un bâtiment principal, des chapelles et diverses constructions secondaires, tous ceinturés d'un mur de pierre au cœur de la ville. Selon un témoin espagnol (Prescott en se référant à Sarmiento de Gamboa), seul un édifice espagnol pouvait rivaliser avec sa qualité d'exécution. Et pourtant, ce bâtiment solide et en certains aspects magnifique, était couvert de chaume. » (Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou*, 1851, p.29).

9. « L'intérieur du temple était ce qu'il y avait de plus digne d'admiration. C'était littéralement une mine d'or. » (Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou*, 1851, p. 29).

10. « Les ombres de la nuit se dissipèrent et le soleil se leva brillant, en ce matin du jour suivant — le plus mémorable des annales du Pérou. C'était le samedi 16 novembre 1532. Le son perçant de la trompette appela les Espagnols aux armes dès l'aube, et Pizarro, leur exposant en quelques mots son plan d'attaque, prit les dispositions nécessaires à son exécution. » (Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou*, 1851, p.101).

Références

Bosworth, N. (1848). *Hochelaga depicta; or, A new picture of Montreal: Embracing the early history and present state of the city and island of Montreal*. R. W. S. Mackay.

Ernest, J. (2000). Reading the Romantic past: William H. Prescott and the rhetoric of historiography. *American Literary History*, 12(4), 657-687. <https://www.jstor.org/stable/489746>

Horsman, R. (1981). *Race and manifest destiny: The origins of American racial Anglo-Saxonism*. Harvard University Press.

Lara, F. L. (2024). *Spatial Theories for the Americas: Counterweights to Five Centuries of Eurocentrism*. University of Pittsburgh Press. <https://doi.org/10.2307/jj.17102079>

Prescott, W. H. (1847). *History of the conquest of Peru* [Œuvre originale]. Harper & Brothers.

Prescott, W. H. (1851). *La civilización de los incas* [Traduction espagnole de History of the conquest of Peru (œuvre originale publiée en 1847)]. Imprenta y Librería de Gaspar y Roig,

Éditeurs.

Ringe, D. A. (1983). The function of the landscape in Prescott's *The Conquest of Mexico*. *The New England Quarterly*, 56(4), 569-577.

Sloterdijk, P. (2014). *Globes: Sphères II: Macrospherologie* (W. Hoban, Trad.). Semiotext(e).

Torre, S. (2002). Teaching architectural history in Latin America: The elusive unifying architectural discourse. *Journal of the Society of Architectural Historians*, 61(4), 549-558.
<https://www.jstor.org/stable/991875>

Warburton, G. D. (1847). *Hochelaga: or, England in the New World*. H. Colburn.